

LE LIBERTAIRE

ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE

Cinquante-cinquième année. — N° 245
VENDREDI 1^{er} DECEMBRE 1950
LE NUMERO : 10 francs

Fondé en 1895 par Louise MICHEL et Sébastien FAURE

« INTERNATIONALE
ANARCHISTE »

LANCE
UN
APPEL

3337
Camarades, Amis lecteurs,

IL FAUT EN SORTIR...

Car le « Lib » c'est bien autre chose qu'un journal comme les autres et c'est bien autre chose que l'œuvre passagère des compagnons qui se relayent pour l'animer. Le « Lib », c'est depuis plus de cinquante ans la tribune permanente où retentit la parole anarchiste ; où sont dénoncées les iniquités d'une société agonisante rivée à ses égoïsmes et ses tueurs, où sont démasqués les faux prophètes d'une nouvelle religion de servitude baptisée socialisme.

Le « Lib », c'est le merveilleux flambeau où, depuis un demi-siècle, des générations de jeunes gens sont venus réchauffer leur cœur et allumer en eux de généreuses aspirations de justice et de liberté par quoi se distingue la grandeur morale de l'Anarchisme.

Le « Lib », c'est, depuis ce jour de l'an 1895 où Sébast et Louise le créèrent, le lien fraternel qui unit les membres de la grande famille libertaire et le porte-parole d'un magnifique idéal en lequel des milliers de compagnons ont puisé leur raison de vivre, et parfois de mourir.

Le « Lib » enfin, c'est l'œuvre collective que, depuis cinquante-cinq ans, des centaines de compagnons se sont acharnés à faire vivre contre vents et marées, y épousant leur bourse et, souvent, leur santé. Mais aussi, à travers son demi-siècle, quels coups a-t-il reçus : poursuites, saisies, amendes, peines de prisons pour ses militants.

N'empêche qu'il fut toujours en avant pour défendre toutes les libertés.

Depuis cinq ans, le « Libertaire », à travers des difficultés qui auraient été pour tout autre journal insurmontables, a survécu. Sans argent, sans local, sans nombreux services appoinés, uniquement forgé par les efforts des militants après leur labeur quotidien, il a rassemblé les énergies révolutionnaires, les volontés anarchistes et aujourd'hui, la Fédération Anarchiste et son organe comptent. Fin juin, notre trésorerie était en dette de huit cent mille francs. Que fallait-il faire ? Disparaître, rester les bras croisés, puis attendre des jours meilleurs.

Non ! Cela aurait été indigne de son passé.

Nous avons parlé avec nos créanciers, nous engageant passé le cap des congés à rembourser et, momentanément, nous n'avons paru que toutes les quinzaines.

Aujourd'hui, il faut prendre des décisions, équilibrer notre budget.

Certes, celui-ci serait facile à régler, nous contentant de faire un tirage limité ne servant que nos abonnés ou nos lecteurs certains, faire un journal ne touchant que les initiés.

Or, c'est l'honneur de la F.A., de ses militants, de vouloir que le « Libertaire » soit répandu partout dans la France entière et crie à tous ce qu'est l'Anarchisme.

Mais cela coûte cher, extrêmement cher. Actuellement les hausses constantes du papier, de l'imprimerie, des envois, des frais généraux, portent la dépense pour un numéro à deux cent mille francs, dix millions par an !

Et nos lecteurs, nos amis comprendront que, pour assurer sa vie matérielle, nous sommes dans l'obligation de porter le prix du numéro à quinze francs, l'abonnement de cinquante-deux numéros à sept francs, celui de vingt-six numéros à trois cent soixante.

Et pourtant, ce prix ne compense qu'une partie de nos dépenses, car nous ne récupérons après un long délai que la moitié de sa vente.

LE "LIBERTAIRE" DOIT VIVRE

Si le « Lib » disparaissait, une grande espérance s'éteindrait dans le cœur de nombreux compagnons. Et, dans ce monde où les raisons d'espérer ne sont pas si nombreuses, la disparition du « Lib » créerait un vide que nul autre organe ne pourrait combler.

Tu le sais, toi, compagnon de l'Anarchie, et toi, lecteur sympathisant, nous tous qui, chaque semaine, attendez votre journal, ce journal modeste parmi les géants de la presse, mais dont le souffle révolutionnaire dissipe un peu ce brouillard fétide fait de mensonges et de relents de corruption, au sein duquel achève de se décomposer le régime capitaliste.

Oui, vous le savez, vous tous, lecteurs fidèles à qui, chaque semaine le « Lib » vient redonner le courage de lutter « quanci même », ce courage qui, parfois, et même chez les meilleurs, « flanche » au contact des quotidiennes et décevantes réalités.

Vous le savez, vous aussi, compagnons de la lutte anarchiste qui, parfois, emportés par l'impétuosité de votre caractère, sortez du « Lib » en claquant la porte, avec des mots définitifs — ou presque.

Si le « Lib » disparaissait, toute cette œuvre, somme de peines et de dévouements sans nombre, s'écroulerait. Et pour combien de temps ? Plus rien ne se dresserait face aux monstrueux totalitarismes, aux forces de mensonge et de corruption.

Il faut avancer ! Il faut que la Fédération Anarchiste, par la voie du « Lib », fasse entendre une voix puissante, assez forte pour briser la conspiration du silence, pour réveiller l'enthousiasme et les énergies populaires. Les circonstances l'exigent et, d'ailleurs, elles sont plus propices qu'elles ne l'ont été depuis longtemps.

Dans les milieux intellectuels, l'anarchie provoque un renouveau d'intérêt. Les moins aveugles commencent à réaliser l'énorme duperie du mirage bolchevik et, tournant le dos au socialisme autoritaire, ils ne peuvent que redécouvrir le socialisme libertaire.

D'autre part, la position nette, exempts de toute équivoque de la Fédération Anarchiste sur le problème de la guerre, son refus de pactiser avec aucun des deux blocs en présence, sa résolution, maintes fois affirmée, de ne pas s'incliner devant les « fatalités historiques », commence de porter ses fruits et, peu à peu, de cristalliser autour de la formule du TROISIÈME FRONT les premiers noyaux d'une Résistance des Hommes Libres, à la guerre et à la servitude.

DEUX VOIES S'OFFRENT A NOUS :

VÉGÉTER

Une feuille qui maintient son existence, mais dont la parution reste incertaine, irrégulière, est incapable d'élargir son audience et d'étendre son combat.

Un brûlot qui combat pour l'honneur perd, forcément, pied à pied le terrain conquis. Un journal dont le déficit s'accroît de mois en mois est voué à la disparition, malgré les appels fréquents et lassants.

S'AFFIRMER

Un organe, à la mesure des possibilités qui s'offrent, doit être, pour pénétrer la grande masse, un journal attrayant, combatif et solide.

Attrayant et combatif, faisant appel à toute la collaboration possible.

Solide, pour cela nous faisons appel à vous, amis lecteurs.

Il faut sortir de la gêne et de la médiocrité une fois pour toutes !

Et bien, la Fédération Anarchiste a choisi : dès maintenant, Le Libertaire redevient hebdomadaire !

Mais si cette décision a été prise, c'est que nous avons compté sur vous pour un effort important, mais définitif, c'est que nous savons que vous répondrez à cet ultime appel.

Et pour cela, à ceux qui nous comprennent, à nos amis, aux groupes, de verser régulièrement un minimum de cent francs sur lequel nous pourrions compter pendant un certain temps. Cinq cents versements nous assureraient la certitude de sa parution et nous demandons à tous de faire cet effort.

Cinq cents camarades s'engagent à souscrire un versement régulier de cent francs par semaine et, non seulement la vie du journal est assurée, mais dans un an, « Le Libertaire » aura cent mille lecteurs. Certes, nous connaissons les difficultés de la vie. Nous savons que tous ne pourraient assurer un tel effort. Et c'est pourquoi nous ne faisons appel qu'à cinq cents camarades.

Il est impossible que nous ne les trouvions pas. Il est impossible que cinq cents militants ou sympathisants ne consentent pas chaque semaine de se priver d'une séance de cinéma, de deux apéritifs ou d'un paquet de tabac pour que vive et se développe leur journal.

Non ! Le journal de Sébastien Faure et de Louise Michel, de Pierre Martin et de Louis Lecoin, ce journal où écrivirent Kropotkine, Reclus, Malatesta, Makno, Voline et tant d'autres de nos penseurs et de nos martyrs, ne doit pas disparaître. Compagnons ou sympathisants, vous ne permettrez pas que se taise cette grande voix libertaire.

Et, après avoir apporté votre souscription, tu descendras, toi, compagnon, dans la rue pour y clamer les syllabes familiaires et toi, sympathisant, tu feras connaître à un ami qui l'ignore encore, un journal dont le format modeste donne asile à une grande espérance de justice et de liberté.

Ainsi, tous ensemble, unis dans un effort commun, nous surmonterons toutes les difficultés !

Pour que se perpétue le cri de nos frères espagnols tombant en 36 : « VIVA LA ANARQUIA ! »

LE "LIBERTAIRE" VIVRA !

ATTENTION!!! Le "Lib" reparaît hebdomadaire, chaque VENDREDI, au prix de 15 francs le numéro.

Le Comité National de la Fédération Anarchiste.

Prix de l'abonnement inchangé, jusqu'au 15 janvier 1951. HATEZ-VOUS !

AVIS AUX GROUPES : Cette page peut être affichée surchargée d'un trait de couleur (crayon rouge ou bleu). Pour la vente à la criée, la page 4 de ce numéro a été aménagée spécialement.

Après le Congrès F.O.

NOUS revenons cette semaine sur le 2^e Congrès de la C.G.T.-F.O., pour analyser, cette fois, les impressions des minoritaires.

En général, ceux-ci sont amenés à formuler d'amères constatations mais, de ce congrès, ils ont à la fois gardé un espoir, et tiré une leçon pour l'avenir.

Voici ce qu'écrit notre camarade Périer, d'Angers :

Le Congrès Confédéral Force Ouvrière 1950, qui vient de se tenir, a démontré péremptoirement qu'il y avait quelque chose de changé dans le Mouvement Syndical depuis la soi-disant libération. Quelques esprits chagrins qui se résignent à accepter le fait penseront sans doute comme nous : que nous sommes en droit d'espérer, d'espérer au réveil de la conscience syndicale.

De nouvelles figures apparaissent. L'éditeur gestionnaire fait son chemin avec ou sans les technocrates et, comme le disait un camarade de Saint-Etienne, les raisons de gérer la production par la classe ouvrière permettront une économie distributive de se réaliser. Il n'est pas possible de songer à la répartition équitable tant que le contrôle de la production sera entre les mains d'un capitalisme stupide et de technocrates égoïstes.

Des accents sincères furent émis par les minoritaires pendant toute la durée du congrès sur les principes de nos grands penseurs du Syndicalisme : Peltier, Proudhon et bien d'autres.

Il est regrettable que les « vieux chevrons de la manœuvre en coulisse » aient tenté de faire de l'antiouvrierisme par crainte de la chaussette à clous. Le

politicien Peeters, ayant des connaissances développées sur l'art de la « grande manœuvre », n'a pas craint, malgré le vote d'une résolution sur l'unité acceptée par toute la Commission désignée à cet effet, de présenter à la dernière minute une motion renvoyant aux calendes grecques toutes possibilités de regroupement syndical.

C'est un travail qui est coutumier chez les inamovables. Mais qu'ils sachent que l'affaire n'est pas dans le sac. Un jour viendra bientôt où l'élément sain qui cohabite à Force Ouvrière imposera, non la dictature de la trique, mais sa force d'action dans la lutte syndicale. Ils doivent savoir pourtant que seules l'énergie et la volonté des ouvriers manuels ont fait le mouvement syndical dans le passé ; ceci ne devrait pas être oublié par ceux qui, trop souvent, ont pris le syndicalisme comme prédictum.

Cependant, si nous sommes en partie satisfaits, nous regrettons que les camarades qui se sont affirmés à la tribune du Congrès confédéral n'aient pas donné leur efforts. Nous aurions eu un grand succès si moins de militants étaient montés à la tribune ; la présentation des critiques justifiées aurait gagné d'être mieux préparée.

Le mécontentement fut général ; cela n'a pas empêché de voter le rapport moral à une écrasante majorité. Cela tient à ce manque de coordination d'une part, et aux démarches des « commis-voyageurs » d'autre part. Les échos de ce mécontentement ont débordé les assises du Congrès.

La Presse parisienne unanimement — même « L'Humanité » — a souligné que matin les sévères critiques apportées par la base contre le Bureau Confédéral.

« L'Humanité » était mal placée pour souligner ces critiques, car il serait souhaitable qu'elle en fasse autant au moment des assises du Congrès Confédéral C.G.T. — à condition toutefois qu'il y soit permis de monter à la tribune et voler dans les plumes d'un Benoît Frauchou ou de friser les moustaches de l'ex-juge de 1910 — j'ai nommé Monnousseau.

Nous pensons donc qu'il est grand temps de mettre au point une formule ayant pour tâche de réunir les efforts épargnés. Ceux qui estiment qu'il suffit d'essayer les tapis ministériels pour obtenir satisfaction ne doivent pas se considérer comme les tenants du syndicalisme. Si cela devait continuer, leur prédominance à la tête du mouvement écarterait pour longtemps ceux qui pourraient être les meilleurs ouvriers de la Liberté. Ce sont les cotisations des prolos qui préparentont les purges salutaires.

Nous sommes de ceux qui conçoivent la solidarité internationale dans des moments de lutte, ce qui diffère totalement des sommes allouées pour créer des prébendes à ceux profitant des avantages à la consolidation des positions qui, demain, empêcheront le Mouvement Syndical de se libérer de la tutelle des politiciens.

Nous sommes, quant à nous décidés à participer à l'organisation de ceux qui veulent que « ça change ». L'unité ne se fera pas ; les uns ne la veulent pas et les autres manquent de confiance, ce que nous regrettons d'ailleurs.

C'est pourquoi nous devons mieux nous connaître. Nous devons conjuguer nos efforts, il faut que notre action, soit à la fois une rédemption et une attraction, en un mot lutter, si nous ne voulons pas végéter dans un corps sans âme.

Les interventions nous ont démontré que tout espoir n'était pas perdu et que nous avions des possibilités. Le moment est venu.

La nécessité d'organiser la minorité est également le souci de Hébert, de l'U.D.F.O. de la Loire-Inférieure.

Commentant, dans la « Révolution Prolétarienne » de novembre, le « Triomphe de la Bureaucratie », il écrit :

« Tout ceci nous amène à penser qu'il faut absolument organiser la minorité. »

C'est pourquoi :

« Tout n'est pas encore perdu à Force Ouvrière, mais nous avons le devoir de rester vigilants. »

Tandis qu'à l'U.C.E.S. on ne se fait pas d'illusions sur la démocratie qui, d'après Bothereau, règne à F.O. :

« Dans un congrès Force Ouvrière, déclare leur bulletin du 10 novembre, on peut dire comme on veut ce qu'on a sur le cœur ou, comme cela s'est vu, l'utopie des secrétaires confédéraux, mais la démocratie s'arrête là. Léon Jouhaux n'est certes pas encensé comme « père des peuples », mais il agit à peu près comme s'il l'était. Et les mécontents n'ont que la ressource de préparer de nouvelles interventions pour le prochain congrès confédéral (deux ans plus tard), ou de s'enfumer dans leur syndicat et d'y faire ce que bon leur semble (cette attitude est d'ailleurs généralement sanctionnée par la privation des moyens matériels dont on dispose au niveau confédéral) ou encore d'aller planter leur tente ailleurs. »

Ce bulletin de l'U.C.E.S. insiste sur l'existence d'une minorité à F.O., comme nous l'avions souligné nous-mêmes, minorité que les confédéraux prétendent n'être.

« Non seulement, il ne faut pas simuler l'existence d'une minorité, mais encore il faut l'affirmer et l'encourager dans un comportement autonome à l'égard des instances confédérales. »

« Est-ce à dire que la minorité doit quitter F.O. ? ... Si la question est envisagée sous l'angle de la constitution d'une nouvelle confédération s'ajoutant à celles qui existent déjà, la réponse coule de source : le remède serait pire que le mal. Mais il n'est pas qu'une ou deux issues à une situation comme celle-là. »

Quant à nous, qui avons toujours placé ici le syndicalisme au-dessus de toutes les boutiques syndicales, notre conclusion ne changera pas.

C'est parce que ce furent les représentants de syndicats de base, et surtout de syndicats d'ouvriers, qui ont mené l'assaut contre la bureaucratie des pontifes, que nous n'espérons pas.

Il reste encore d'immenses possibilités pour les syndicalistes révolutionnaires, ils demeurent en contact avec les travailleurs.

Plus que jamais s'impose le regroupement de tous ceux qui veulent faire prédominer dans les syndicats le principe d'une action révolutionnaire contre le patronat et l'Etat, et maintenir vivant le précepte de la Première Internationale :

« L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. »

Le Congrès rappelle le paragraphe suivant de la Charte de Paris :

« En condamnant la « collaboration des classes » le Congrès tient à déclarer que ce ne sont pas les discussions inévitables entre patrons et ouvriers qui constituent des actes de collaboration de classes. En ne voyant dans ces discussions qui résultent de l'état de chose actuel qu'un aspect de la lutte permanente des classes, le Congrès précise que la collaboration des classes est caractérisée par le fait de participer, dans des organismes réunissant des représentants des ouvriers, des patrons ou de l'Etat, à l'étude en commission des problèmes économiques dont la solution apportée ne saurait que prolonger, en la renforçant, l'existence du régime actuel. »

Il est nécessaire de préciser quels sont ces organismes, les uns pouvant en vertu de ces mots repousser toute participation, et les autres pouvant en vertu des mêmes mots se permettre toutes les participations. Ce travail sera l'œuvre du prochain Congrès. En attendant, les délégués se mettent d'accord sur les points suivants :

Délégué du personnel : La C.N.T. est pour.

Comité d'entreprise : La C.N.T. demande à ses syndicats de propager l'idée du contrôle syndical de la production par les sections syndicales d'entreprise. La participation circonscrite aux Comités d'entreprises pour s'en servir sera laissée au contrôle des Instances locales.

Conventions collectives nationales : La C.N.T. est contre, car une telle convention permet de faire des conventions particulières entre patrons et ouvriers sans l'arbitrage de l'Etat, nous devons engager les sections syndicales d'agir en conséquence.

Prud'hommes : Aucune participation aux élections mais les syndiqués doivent être défendus par leur organisation devant les Prud'hommes.

Pouvoirs publics : Les organisations de la C.N.T. se chargeront de la défense des intérêts des travailleurs face aux Pouvoirs publics.

Sécurité sociale : La C.N.T. lutte pour la transformation de la Sécurité sociale dans un sens plus favorable.

Les mesures pratiques de cette transformation seront exposées dans le « Combat Syndicaliste ».

Allocations familiales : La C.N.T. se contentera de donner les conseils juridiques sur ce point.

RÉUNIONS PUBLIQUES ET CONTRADICTOIRES

2^e REGION

Samedi 2 décembre, à 20 h. 30
Salle de la « Pensée Humaine »
42, rue de Paradis

J. Maitron parlera de son livre

« Histoire du Mouvement Anarchiste »

en France de 1880 à 1914

9^e REGION

BORDEAUX. — Vendredi 8 décembre, à 21 h. à l'Athénée Municipal :

Contre la guerre qui menace que faire ?

Orateur : Aristide Lapeyre

11^e REGION

Tournée Aristide Lapeyre

Toute la vérité sur la guerre

AVIGNON. — Lundi 11 décembre, à 21 h. Brasserie de l'Horloge (premier étage), place de l'Horloge

MONTELLI. — Mardi 12 décembre, à 21 h., salle des Concerts.

BEDARIEUX. — Mercredi 13 décembre, à 20 h. 30, salle de la Maison du Peuple.

13^e REGION NICE

8 DECEMBRE
Salle Carlonia

La Consommation au service de l'homme

21 DECEMBRE
Café de Lyon

La Commune libertaire

CALENDRIER 1951

LE LIBERTAIRE

D'une présentation artistique impeccable, 2 couleurs, rouge et noire, avec feuillets mensuels, sur fort carton, au prix de 80 fr., franco 95 fr. C.C.P. E. Guillemeau 5072-44.

A chaque lecteur du « Libertaire », un calendrier du « Libertaire ».

Passé dès aujourd'hui votre commande, nous vous l'expédierons première semaine de décembre.

LA COMMISSION DE GESTION.

NOTRE GALA ANNUEL

Comment décrire un tel succès ? Cette soirée fut la plus réussie de toutes celles que notre Lib a organisées. Le début même de ce gala avec Humberto Canto et ses rythmes cubains, devait marquer tout le spectacle de son allure endiablée.

Soleá Montoya de la Puerta del Sol, au cours de deux très brefs

apparitions, nous démontra la stature de son talent chorégraphique par ses belles interprétations de danses flamenco. Puis l'ami Gabriele vint conter d'irrésistible façon les histoires domestiques d'une grande famille régnante, et d'autres aventures moins illustres mais non moins drôles ; il retrouva son sérieux et une articulation impeccable pour présenter son chef-d'œuvre : Suzanne Gabriello dans son tour de chant. La jeune Suzanne fait preuve d'une bonne assurance et l'accueil de la salle est sûrement pour elle le meilleur des encouragements, mais elle pourra demander à son chansonnier de père de lui écrire quelques compléments bien venus qui formeraient la base de son répertoire.

Toute l'équipe des « Trois Maillets » avait quitté ses oubliettes pour la Mutualité. Léo Campion

conta de façon biblique la véritable histoire du Paradis Terrestre avec les versions condensées pour les buveurs de vodka et de cocaïne. L'autre Léo, Noël, parfut chanteur des rues avec son nostalgie instrument à bandes perforées obtint un beau succès surtout avec sa dernière chanson, vieux succès de Gérald. Catherine Sauvage vit les œuvres qu'elle dit ou chante, poèmes de Raymond Assou ou chanson, elle traduit tout avec une ardeur totale. Le genre particulier qu'elle a choisi lui a valu l'enthousiasme du public. Cora Vauvacant chanta le Prisonnier de la Tour et d'autres chansons ; mais pas assez pour satisfaire l'auditoire : en clôturant la soirée vers

2 heures du matin nous aurions donné satisfaction à tout le monde.

Les frères Demarny aussi dynamiques que comiques nous ont prouvé que l'art du même peut doubler la valeur d'une chanson, leur présentation et leurs charges politiques parfaitement au point représentent une complète réussite.

René Paul : il s'agit du créateur de René Paul. Il avait été là, il avait perdu la mémoire, cette année il pleura et ne resta pas plus de 5 à 6 minutes sur le plateau au grand regret de ses innombrables amis. Si Dubout était venu il aurait vu ses propres modèles évoluer sur scène grâce aux « Garçons de la rue ». Une pochade expressive sur le couple classique, c'est-à-dire trois personnes, dont le texte inutile est remplacé par la citation des nombreux permet des effets d'un très haut comique. Une imitation de grand music-hall, avec Folies-Bergère, permet d'apprécier tous les talents de ces curieux comédiens. Malheureusement le respect de l'horatique nous oblige à écouter le passage des vedettes ; Guy Marly ne chante qu'une mince partie de

son répertoire malgré les protestations du public. René Paul, l'as de la « Tomate », a juste le temps de détailler une rosse sur un confrère, actuellement au firmament de la célébrité, mais qui devrait s'inspirer des conseils de René Paul : il s'agit du créateur de René Paul. Il avait été là, il avait perdu la mémoire, cette année il pleura et ne resta pas plus de 5 à 6 minutes sur le plateau au grand regret de ses innombrables amis. Si Dubout était venu il aurait vu ses propres modèles évoluer sur scène grâce aux « Garçons de la rue ». Une pochade expressive sur le couple classique, c'est-à-dire trois personnes, dont le texte inutile est remplacé par la citation des nombreux permet des effets d'un très haut comique. Une imitation de grand music-hall, avec Folies-Bergère, permet d'apprécier tous les talents de ces curieux comédiens. Malheureusement le respect de l'horatique nous oblige à écouter le passage des vedettes ; Guy Marly ne chante qu'une mince partie de

son répertoire malgré les protestations du public. René Paul, l'as de la « Tomate », a juste le temps de détailler une rosse sur un confrère, actuellement au firmament de la célébrité, mais qui devrait s'inspirer des conseils de René Paul : il s'agit du créateur de René Paul. Il avait été là, il avait perdu la mémoire, cette année il pleura et ne resta pas plus de 5 à 6 minutes sur le plateau au grand regret de ses innombrables amis. Si Dubout était venu il aurait vu ses propres modèles évoluer sur scène grâce aux « Garçons de la rue ». Une pochade expressive sur le couple classique, c'est-à-dire trois personnes, dont le texte inutile est remplacé par la citation des nombreux permet des effets d'un très haut comique. Une imitation de grand music-hall, avec Folies-Bergère, permet d'apprécier tous les talents de ces curieux comédiens. Malheureusement le respect de l'horatique nous oblige à écouter le passage des vedettes ; Guy Marly ne chante qu'une mince partie de

son répertoire malgré les protestations du public. René Paul, l'as de la « Tomate », a juste le temps de détailler une rosse sur un confrère, actuellement au firmament de la célébrité, mais qui devrait s'inspirer des conseils de René Paul : il s'agit du créateur de René Paul. Il avait été là, il avait perdu la mémoire, cette année il pleura et ne resta pas plus de 5 à 6 minutes sur le plateau au grand regret de ses innombrables amis. Si Dubout était venu il aurait vu ses propres modèles évoluer sur scène grâce aux « Garçons de la rue ». Une pochade expressive sur le couple classique, c'est-à-dire trois personnes, dont le texte inutile est remplacé par la citation des nombreux permet des effets d'un très haut comique. Une imitation de grand music-hall, avec Folies-Bergère, permet d'apprécier tous les talents de ces curieux comédiens. Malheureusement le respect de l'horatique nous oblige à écouter le passage des vedettes ; Guy Marly ne chante qu'une mince partie de

son répertoire malgré les protestations du public. René Paul, l'as de la « Tomate », a juste le temps de détailler une rosse sur un confrère, actuellement au firmament de la célébrité, mais qui devrait s'inspirer des conseils de René Paul : il s'agit du créateur de René Paul. Il avait été là, il avait perdu la mémoire, cette année il pleura et ne resta pas plus de 5 à 6 minutes sur le plateau au grand regret de ses innombrables amis. Si Dubout était venu il aurait vu ses propres modèles évoluer sur scène grâce aux « Garçons de la rue ». Une pochade expressive sur le couple classique, c'est-à-dire trois personnes, dont le texte inutile est remplacé par

CULTURE ET RÉVOLUTION

LES ANARCHISTES AU PAYS DE TITO

LE PROBLÈME PAYSAN

Le problème paysan est certainement l'un des plus difficiles à résoudre dans le cadre de l'économie empirique yougoslave. Les facteurs naturels d'opposition sont d'ordre divers. Pour le plus important, d'ordre économique, il convient de souligner que l'industrialisation massive que prétend entreprendre Tito a pour effet de prélever des campagnes un effectif important de la population rurale. Ne perdons pas de vue qu'avant sa « libération nationale » la Yougoslavie était un pays presque essentiellement agricole aux méthodes productives primitives. De ce fait la reconversion de l'économie, paysanne en économie industrielle nécessite la formation technique d'une main-d'œuvre appropriée qui a pour conséquence de dégarnir massivement le réservoir humain constitué par la paysannerie. Selon les statistiques officielles depuis la promulgation du plan quinquennal, un million de paysans furent employés dans l'industrie (principalement dans les mines et la métallurgie). Aussi est-il nécessaire de compenser ces pertes par une modernisation de la production agricole telle que le plan de l'organisation et de la rationalisation sur celui de la planification.

La bourgeoisie paysanne en tant que facteur de classe est un élément avec lequel les dirigeants yougoslaves sont obligés de composer (2). En effet les paysans ont conservé, en dépit de toutes les transformations du pouvoir qui se sont succédées depuis plus d'un siècle, un attachement opinatoire à « leurs » terres, à « leur » propriété. Ce sentiment qui les anime encore les conduisit très naturellement à lutter, les armes à la main, contre l'environneur et l'occupant hittien. Ce même attachement à la propriété leur fait refuser la domination soviétique et celle des fonctionnaires du régime. Hantés par la menace des systèmes kolkhos et sovkhozies de l'U.R.S.S. qui les déposséderont péniblement (3), ils deviennent alors des alliés de Tito contre une éventuelle invasion stalinienne. Mais pour conserver ses alliés celui-ci est contraint de leur consentir des avantages certains. Et cela explique pourquoi les dirigeants yougoslaves pénitent sur le problème de la « socialisation » des terres. Les propriétaires paysans représentent une force en Yougoslavie, et nombreux sont les exemples de rébellion active de ceux-ci contre les impositions du gouvernement. Plusieurs paysans en 1949 brûlèrent leur récolte plutôt que de la livrer à l'Etat. Et l'Etat se montre tout à fait conciliant à leur endroit. Il prétend mener le combat contre la propriété agricole sur le terrain idéologique, à savoir la valeur de l'exemple et le principe du « volontariat », mais en réalité tolère et théorise les priviléges des propriétaires paysans. Il suffit de savoir que la superficie des terres « socialisées » (propriétés d'Etat et coopératives) ne représente que 25 % de la superficie cultivable pour s'en convaincre. Il est vrai que la partie exploitante des propriétaires léninistes a été ramenée par décret (4) à 30 hec-

tares. Il n'en subsiste pas moins que le propriétaire de ces 30 hectares est pratiquement un exploitant. Il peut employer pour les cultiver une main-d'œuvre qu'il soumet à la loi générale du travail, qu'il paie donc le moins cher possible, et il a le pouvoir de vendre le produit de ses terres sur le marché libre qui n'est soumis à aucune réglementation. Il réalise ainsi des bénéfices appréciables qu'il s'empresse d'épargner ou de réaliser en valeurs solides. Visitez les grandes villes de Yougoslavie et vous constaterez comme nous que la clientèle des banques caisses d'épargne et les bijouteries, est en majeure partie paysanne. Nous voyons donc qu'il y a un fond de vérité dans les « attaques du Kominform » et le maintien des koulacs en Yougoslavie.

LES COOPÉRATIVES

Jetons un regard sur l'organisation du secteur « socialiste ». Il existe selon les rapports qui nous furent fournis — quatre types de zadrugas (coopératives) en Yougoslavie.

Premier type. — Les paysans qui veulent s'intégrer dans ce premier type de coopérative remettent leurs terres à la gestion collective et perçoivent en retour une rente proportionnelle à la superficie et au rendement de ces terres. Le montant de cette rente varie entre 30 et 50 %. Elle n'est versée qu'aux propriétaires possesseurs de plus de 10 hectares cultivables. Si le paysan veut se retirer, ou s'il est exclu de la coopérative, il peut récupérer ses biens. Il existe très peu de coopératives de ce type. Remarquons que cette « gestion » n'a rien en soi de socialiste. Elle fait subsister, dans une même collectivité de production des priviléges dont jouissaient déjà avant la transformation de la société, les propriétaires.

Nous pouvons remarquer qu'aucun de ces types de zadrugas ne mérite l'appellation de coopératives. Aucun ne réalise la propriété collective et la gestion collective des terres sous sa

A PRES avoir examiné quelles sont les conditions de vie du travailleur yougoslave, quel est son pouvoir d'achat, comment sont réglementées la distribution et la production, après avoir souligné l'inégalité sociale entre les différentes couches productrices d'une part et la bureaucratie dirigeante d'autre part, nous allons aborder au cours de cet article l'étude du fonctionnement et du rôle de la paysannerie en Yougoslavie (1).

Elle peut séduire ceux qui préfèrent abandonner une partie de leurs avantages du secteur libre mais qui, en retour, jouissent de la protection des pouvoirs d'Etat et sont exonérés d'impôts.

Deuxième type. — Très semblable au premier mais la rente est moins importante. Elle est réservée en majeure partie à ceux qui possèdent moins de 10 hectares.

Troisième type. — La terre quelle qu'en soit la superficie est toujours propriété du paysan, mais il peut en faire don total et définitif à la coopérative. Aucun cas n'a abandonné son droit à la rente.

Ces trois types s'identifient aux kolhoses de l'U.R.S.S.

Quatrième type. — Les terres appartiennent entièrement à la coopérative, le droit de propriété est abandonné. Ces coopératives sont les propriétés d'Etat, englobant le secteur nationalisé, c'est-à-dire les terres dont les propriétaires furent dépossédés, soit parce qu'ayant collaboré avec l'occupant, soit parce que leurs possessions excédaient 30 hectares. Ce dernier type de coopérative est la transposition yougoslave du sovkhoze stalinien. C'est le type le plus courant.

Nous pouvons remarquer qu'aucun de ces types de zadrugas ne mérite l'appellation de coopératives. Aucun ne réalise la propriété collective et la gestion collective des terres sous sa

dépendance. Dans le 1^{er}, le 2^{er} et le 3^{er} type l'Etat contrôle, dans le 4^{er} il dirige. Toutefois dans les trois premiers types les paysans ont intérêt à augmenter la production dont ils bénéficient en proportion de leur rente. Mais par contre la sécheresse et les intempéries peuvent aboutir à un abaissement du rapport des terres. Dans ces trois types les taux de prélevement de l'Etat sont variables. Ils sont généralement déterminés par le président de la zadruga, toujours membre du parti, et ils dépendent en définitive du degré de résistance des paysans. Selon celle ou telle région l'imposition est plus ou moins élevée. Et il est incontestable que le paysan du Voivodine ou de Croatie est moins riche que celui de la Serbie ou de la Macédoine. Dans la plupart des cas, ces trois types de zadrugas pratiquent une méthode de rémunération en « matières » évaluée en kilos de blé ou de maïs par « journée labour ». La « journée labour » est la norme, de production maximum qu'un ouvrier peut effectuer en 8 heures ou 10 heures dans certains cas. Il est bien certain que cette « journée labour » est difficile à réaliser ; mais elle ne constitue jamais un maximum à atteindre. Ainsi le travailleur qui réalise sa tâche en 6 heures est obligé de poursuivre son travail jusqu'à l'horaire imposé.

Les paysans intégrés dans le quatrième type de zadruga n'ont pas le souci

de la crise, mais perdent tout espoir d'améliorer leurs conditions de vie. Ils sont employés par l'Etat et leur rémunération soumise à la loi nationale des salaires. Le salaire est également déterminé en « journées labour » et ces « journées labour » sont variables suivant la qualification du travailleur. Ainsi 8 heures de travail d'un garçon d'écurie ne représentent qu'une demi-journée labour » alors que les 8 heures d'un conducteur de tracteur peuvent être évaluées à 2 « journées labour ».

« Dans ces coopératives la moyenne des salaires annuels représente environ 150 journées labour soit 147 dinars par jour. Mais par contre certains travailleurs, nous disait un président de zadruga, ont totalisé plus de 450 journées labour ». Ce chiffre représente plus de trois fois le salaire d'un paysan moyen. Nous aimerais savoir en fonction de quel critère le travail du berger, du moissonneur ou du tracteur berger peut être différencié. Tous ces éléments ne sont-ils pas indispensables au même titre à l'accomplissement de la production ? Pourquoi alors ces différences de salaires, ces inégalités. Faut-il en conclure que le seul stimulant productif soit l'intérêt ?

TITO ET LA N.E.P.

D'après ce bref aperçu sur la paysannerie nous sommes amenés à constater que ni dans le secteur industriel, ni dans le secteur agricole la société yougoslave ne réalise un mode d'organisation original. Ne peut-on comparer la paysannerie yougoslave présente à la N.E.P. de la Russie soviétique ? Nous nous promettons d'examiner ultérieurement les justifications d'un Boris Kidritch, selon lequel l'application concrète de la N.E.P. en Yougoslavie constitue plus qu'une révolution dé-

mocratique-bourgeoise, mais une progression vers le socialisme.

Il semble bien que le gouvernement yougoslave (5) ne soit pas désireux d'accéder au plus vite à cette étape tant promise du « socialisme ». Si Tito, dans son discours à l'Assemblée fédérale, sur la discussion du budget, le 27 décembre 1948, déclarait : « Il faut développer les coopératives déjà existantes et en créer de nouvelles » (6), aujourd'hui autre son son de cloche. « Tanjug » du 12 septembre 1950 nous apprenait que : « Actuellement le but des travaux du mouvement coopératif n'est plus de fonder de nouvelles coopératives (7), mais de renforcer et d'étendre celles qui existent et des succès ont été remportés cette année dans sens dans toutes les régions du pays ». En deux ans, les déclarations deviennent moins ambitieuses. Triste réalité d'une économie prétendument socialiste.

(1) Voir le « Libertaire », numéros 240, 241, 242 et 243.

(2) Boris Kidritch dans son rapport présenté au V^e Congrès du P.C.Y. déclarait : « Le paysan travailleur devient de plus en plus, en pratique, sous la direction du P.C. yougoslave, l'allié révolutionnaire le plus proche de la classe ouvrière, sans pour cela perdre dans sa psychologie les traits du propriétaire foncier. Au contraire, parmi les mots d'ordre au moyen desquels le P.C.Y. mobilise le paysan travailleur contre le capital financier et la bourgeoisie en général, se range également la défense de la terre contre l'expropriation de la partie des sanguines capitalistes ». « L'établissement de l'économie socialiste yougoslave », page 82.

(3) La propagande yougoslave est faite en ce sens.

(4) Du moins nous l'a-t-on affirmé à diverses reprises. Nous n'avons pu le vérifier.

(5) Ne peut-on attribuer cette politique aux exigences des U.S.A. en contre-partie de leur aide économique ? comme le faisait remarquer « Le Monde » dans son editorial.

(6) J.B. Tito : « Les vrais motifs des calomnies dirigées contre la Yougoslavie », page 50.

(7) C'est nous qui soulignons pour appuyer cette contradiction.

LES LIVRES

La Vie d'un Illégaliste

Quel est le personnage le plus extraordinaire que vous ayez rencontré ? A cette question, popularisée par les « digests » américains, Alain Sergent semble répondre à son tour en nous racontant la vie pathétique de Jacob (1). Ce médaillon, exécuté en marge des si utiles et si remarquables travaux qu'il poursuit avec Harmel sur l'histoire de l'anarchie, rafraîchira la mémoire des vieux militants, dont l'adolescence s'est enflammée aux exploits des illégalistes. Il proposera à la réflexion des jeunes générations l'exemple, discutable mais admirable, d'un de ces hommes de grand format qui menèrent contre la société une lutte farouche...

Précocement instruit des architectures secrètes de cette société qu'il a parcourue comme mousse jusqu'en Australie, qu'il a vue fondée partout sur le droit de la force, Jacob s'adonne dès sa sixième année aux idées libertaires, dans ce qu'elles avaient alors de plus

violet. On a quelque peine, dans l'apparence actuelle, à imaginer le bouillonnement révolutionnaire, fait de colère de l'individu en face de toutes les formes d'oppression et de tyranie. Que toute l'Espagne a vécu et vit à travers son esprit libertaire fondamental.

Violent. On a quelque peine, dans l'apparence actuelle, à imaginer le bouillonnement révolutionnaire, fait de colère de l'individu en face de toutes les formes d'oppression et de tyranie. Que toute l'Espagne a vécu et vit à travers son esprit libertaire fondamental.

Violent. On a quelque peine, dans l'apparence actuelle, à imaginer le bouillonnement révolutionnaire, fait de colère de l'individu en face de toutes les formes d'oppression et de tyranie. Que toute l'Espagne a vécu et vit à travers son esprit libertaire fondamental.

Violent. On a quelque peine, dans l'apparence actuelle, à imaginer le bouillonnement révolutionnaire, fait de colère de l'individu en face de toutes les formes d'oppression et de tyranie. Que toute l'Espagne a vécu et vit à travers son esprit libertaire fondamental.

Violent. On a quelque peine, dans l'apparence actuelle, à imaginer le bouillonnement révolutionnaire, fait de colère de l'individu en face de toutes les formes d'oppression et de tyranie. Que toute l'Espagne a vécu et vit à travers son esprit libertaire fondamental.

Violent. On a quelque peine, dans l'apparence actuelle, à imaginer le bouillonnement révolutionnaire, fait de colère de l'individu en face de toutes les formes d'oppression et de tyranie. Que toute l'Espagne a vécu et vit à travers son esprit libertaire fondamental.

Violent. On a quelque peine, dans l'apparence actuelle, à imaginer le bouillonnement révolutionnaire, fait de colère de l'individu en face de toutes les formes d'oppression et de tyranie. Que toute l'Espagne a vécu et vit à travers son esprit libertaire fondamental.

Violent. On a quelque peine, dans l'apparence actuelle, à imaginer le bouillonnement révolutionnaire, fait de colère de l'individu en face de toutes les formes d'oppression et de tyranie. Que toute l'Espagne a vécu et vit à travers son esprit libertaire fondamental.

Violent. On a quelque peine, dans l'apparence actuelle, à imaginer le bouillonnement révolutionnaire, fait de colère de l'individu en face de toutes les formes d'oppression et de tyranie. Que toute l'Espagne a vécu et vit à travers son esprit libertaire fondamental.

Violent. On a quelque peine, dans l'apparence actuelle, à imaginer le bouillonnement révolutionnaire, fait de colère de l'individu en face de toutes les formes d'oppression et de tyranie. Que toute l'Espagne a vécu et vit à travers son esprit libertaire fondamental.

Violent. On a quelque peine, dans l'apparence actuelle, à imaginer le bouillonnement révolutionnaire, fait de colère de l'individu en face de toutes les formes d'oppression et de tyranie. Que toute l'Espagne a vécu et vit à travers son esprit libertaire fondamental.

Violent. On a quelque peine, dans l'apparence actuelle, à imaginer le bouillonnement révolutionnaire, fait de colère de l'individu en face de toutes les formes d'oppression et de tyranie. Que toute l'Espagne a vécu et vit à travers son esprit libertaire fondamental.

Violent. On a quelque peine, dans l'apparence actuelle, à imaginer le bouillonnement révolutionnaire, fait de colère de l'individu en face de toutes les formes d'oppression et de tyranie. Que toute l'Espagne a vécu et vit à travers son esprit libertaire fondamental.

Violent. On a quelque peine, dans l'apparence actuelle, à imaginer le bouillonnement révolutionnaire, fait de colère de l'individu en face de toutes les formes d'oppression et de tyranie. Que toute l'Espagne a vécu et vit à travers son esprit libertaire fondamental.

Violent. On a quelque peine, dans l'apparence actuelle, à imaginer le bouillonnement révolutionnaire, fait de colère de l'individu en face de toutes les formes d'oppression et de tyranie. Que toute l'Espagne a vécu et vit à travers son esprit libertaire fondamental.

Violent. On a quelque peine, dans l'apparence actuelle, à imaginer le bouillonnement révolutionnaire, fait de colère de l'individu en face de toutes les formes d'oppression et de tyranie. Que toute l'Espagne a vécu et vit à travers son esprit libertaire fondamental.

Violent. On a quelque peine, dans l'apparence actuelle, à imaginer le bouillonnement révolutionnaire, fait de colère de l'individu en face de toutes les formes d'oppression et de tyranie. Que toute l'Espagne a vécu et vit à travers son esprit libertaire fondamental.

Violent. On a quelque peine, dans l'apparence actuelle, à imaginer le bouillonnement révolutionnaire, fait de colère de l'individu en face de toutes les formes d'oppression et de tyranie. Que toute l'Espagne a vécu et vit à travers son esprit libertaire fondamental.

Violent. On a quelque peine, dans l'apparence actuelle, à imaginer le bouillonnement révolutionnaire, fait de colère de l'individu en face de toutes les formes d'oppression et de tyranie. Que toute l'Espagne a vécu et vit à travers son esprit libertaire fondamental.

Violent. On a quelque peine, dans l'apparence actuelle, à imaginer le bouillonnement révolutionnaire, fait de colère de l'individu en face de toutes les formes d'oppression et de tyranie. Que toute l'Espagne a vécu et vit à travers son esprit libertaire fondamental.

Violent. On a quelque peine, dans l'apparence actuelle, à imaginer le bouillonnement révolutionnaire, fait de colère de l'individu en face de toutes les formes d'oppression et de tyranie. Que toute l'Espagne a vécu et vit à travers son esprit libertaire fondamental.

Violent. On a quelque peine, dans l'apparence actuelle, à imaginer le bouillonnement révolutionnaire, fait de colère de l'individu en face de toutes les formes d'oppression et de tyranie. Que toute l'Espagne a vécu et vit à travers son esprit libertaire fondamental.

Violent. On a quelque peine, dans l'apparence actuelle, à imaginer le bouillonnement révolutionnaire, fait de colère de l'individu en face de toutes les formes d'oppression et de tyranie. Que toute l'Espagne a vécu et vit à travers son esprit libertaire fondamental.

Violent. On a quelque peine, dans l'apparence actuelle, à imaginer le bouillonnement révolutionnaire, fait de colère de l'individu en face de toutes les formes d'oppression et de tyranie. Que toute l'Espagne a vécu et vit à travers son esprit libertaire fondamental.

Violent. On a quelque peine, dans l'apparence actuelle, à imaginer le bouillonnement révolutionnaire, fait de colère de l'individu en face de toutes les formes d'oppression et de tyranie. Que toute l'Espagne a vécu et vit à travers son esprit libertaire fondamental.

Violent. On a quelque peine, dans l'apparence actuelle, à imaginer le bouillonnement révolutionnaire, fait de colère de l'individu en face de toutes les formes d'oppression et de tyranie. Que toute l'Espagne a vécu et vit à travers son esprit libertaire fondamental.

Violent. On a quelque peine, dans l'apparence actuelle, à imaginer le bouillonnement révolutionnaire, fait de colère de l'individu en face de toutes les formes d'oppression et de tyranie. Que toute l'Espagne a vécu et vit à travers son esprit libertaire fondamental.

Violent. On a quelque peine, dans l'apparence actuelle, à imaginer le bouillonnement révolutionnaire, fait de colère de l'individu en face de toutes les formes d'oppression et de tyranie. Que toute l'Espagne a vécu et vit à travers son esprit libertaire fondamental.

POURQUOI IL FAUT CHOISIR LE 3^{me} FRONT:

LE LIBERTAIRE

ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE

L'usine aux ouvriers :: La terre aux paysans

PARTIE DE POKER

En Extrême
Orient

L'IMMENSE partie de poker, dont l'enjeu est la domination du monde, se joue avec des alternatives diverses, mais aussi avec toutes les rouerées, les ruses et le bluff habituel à ce jeu.

En chaque endroit de la planète où les circonstances sont propices, les deux adversaires multiplient les « relances », jouant ici la carte de la guerre froide, là celle de la guerre « presque » chaude. Qui importe les ruines accumulées par ce jeu sinistre : il s'agit de tâter le jeu adverse, de mesurer ses forces, d'expérimenter ses armes, de chercher le point faible.

Hier en Europe (à Berlin, en Autriche, en Yougoslavie) le jeu s'est déplacé aujourd'hui en Extrême-Orient. La Birmanie, l'Indochine, le Tibet, Formose, la Corée fournissent tour à tour ou simultanément les cartes du jeu.

Mais, dans la lointaine Asie, où les complications surgissent toujours, la vaste partie de poker revêt un aspect particulier. Si le jeu oppose toujours la Russie et l'Amérique, il semble que là-bas les cartes soient tenues en mains par deux hommes dont la fidélité à leurs blocs respectifs se tempère d'une indépendance où les ambitions personnelles ne jouent sans doute pas le moindre rôle.

Après avoir conquis la Chine sur le fantoche corrompu Tchang Kai Tchek, Mao Tse Tound se rendit à Moscou et la longueur des négociations prouve que le leader chinois n'avait rien de la docilité des domestiques stalinisés des Etats de l'Europe orientale. Bien que ces négociations soient demeurées pratiquement secrètes, on peut supposer que Staline a dû céder à certaines exigences de Mao pour ne pas perdre la carte chinoise comme il avait perdu la carte yougoslave.

Quant à Mac Arthur, que les Américains eux-mêmes commencent à appeler le César du Pacifique, de récents événements viennent de mettre en lumière la volonté très nette du conquérant américain de mener en Asie une politique personnelle, sans se soucier des directives de la Maison Blanche.

Déjà la rencontre l'île de Wake qui avait été un peu pour le président Truman son voyage de Cannossa, avait permis de mesurer la puissance du général. Le récent succès électoral de ses amis et supporters républicains aux Etats-Unis a libéré ses dernières hésitations.

Passant par-dessus la tête des diplomates, décidant en maître, camouflant ses dévorantes ambitions sous le drapeau de l'O.N.U., Mac Arthur vient de déclencher une offensive générale en Corée à l'instant même où les négociateurs de Mao prennent pied sur la terre américaine.

Nous avons suffisamment dénoncé le caractère impérialiste du vieil expansionnisme russe accommodé à la sauce stalinienne pour nous permettre de dénoncer aujourd'hui l'insolente provocation de ce soutien en mal de gloire militaire, dont le frénétique orgueil risque de précipiter l'heure de la grande catastrophe planétaire.

Ainsi, en Extrême-Orient, le duel Russie-Amérique se double d'un duel Mac Arthur-Mao Tse Tound et c'est là un élément dont il faut tenir compte pour suivre l'imbruglio de cette sanglante partie de poker dont les peuples d'Asie, d'Occident font les frias.

Quant au peuple coréen « libéré » de la « libération », russe par un conquérant américain, écrasé sous les bombes au Napalm, ou décliné par l'épuration nordiste des valets stalinisés, puis par la « justice » du sinistre Syngman Rhee, viendra de son refus de servir ses salut — et sa véritable libération — puisse-t-il enfin comprendre que son succès est brouillé.

C'EST DANS CE SENS QU'EURVENT ET LUTTENT NOS CAMARADES DE LA FEDERATION ANARCHISTE COREENNE.

FAYOLLE.

REDACTION-ADMINISTRATION
Etienne Guillemau, 145, Quai de Valmy
Paris-10^e C. P. 5072-44

FRANCE-COLONIES
1 AN : 500 FR. — 6 MOIS : 250 FR.
AUTRES PAYS
1 AN : 750 FR. — 6 MOIS : 375 FR.
Pour changement d'adresse joindre
25 francs et la dernière bande

BUDGET DE RUINE!

Budget
1951,

voici l'heure du choix

du XX^e siècle,

Par delà

l'angoisse

ES hommes, et parmi les meilleurs, à la fin du siècle dernier, chargent leurs pensées de la grande et éternelle espérance humaine avaient cru voir se dessiner dans l'aube naissante du XX^e siècle les prémisses d'un monde, sinon parfait, du moins simplement libéré des vieilles servitudes sociales : la guerre, la misère, le sectarisme, l'humiliation, la servitude.

Ce n'étaient pas des prédictions fantaisistes de devins, mais prévisions intelligentes de penseurs scrutant l'avenir en fonction de l'analyse du monde d'alors. Quoiqu'ils fussent souvent en désaccord sur les formes prévisibles de la société nouvelle, ces penseurs, les socialistes, à quelques écoles qu'ils appartiennent, étaient au moins d'accord sur un point : le XX^e siècle serait celui de la grande Révolution, qui transposerait dans la réalité les aspirations millénaires, des hommes.

Or, ce siècle a cinquante ans. Que reste-t-il aujourd'hui de ces trop optimistes prévisions ? Des souvenirs et pour certains, moins même qu'un souvenir : l'oubli total. La grande espérance d'une révolution salvatrice s'est évanciée dans le fracas des bombes et l'horreur des camps de concentration. Non seulement le XX^e siècle n'a pas réalisé la libération attendue, mais au contraire, il a aggravé les conditions de la vie sociale dans une mesure telle que depuis la grande nuit du moyen âge, c'est le plus brutal recul de l'Humanité dans un retour vers la barbarie ancestrale.

Est-il besoin de préciser ?

LA PAIX ? Deux guerres monstrueuses ont passé, couvrant le monde de ruines, fauchant cent millions de vies humaines. Et la science a étendu aux dimensions planétaires ces chocs guerriers, en a aggravé l'efficacité meurtrière au point que l'Humanité entière se trouve à la veille d'un anéantissement possible.

Mais, plus grave encore que les destructions matérielles et de vies humaines, est le fait que cet état de guerre permanent a provoqué une régression inquiétante de la conscience et de la sensibilité, réveillant en l'homme ses instincts ataviques de férocité. En fuyant les bombes meurtrières, l'Humanité toute entière remonte le chemin des siècles écoulés, vers des époques qu'on croyait à jamais révolues.

Dans les pays démocratiques le militaire a retrouvé une place prépondérante. L'ère des grandes conquêtes militaires semble être revenue et les capitaines de ce siècle ont une telle conscience de leur importance retrouvée qu'ils traitent d'égal à égal avec les hommes d'Etats. Le cas Mac Arthur est l'illustration vivante de cette régression sociale. Ce pro-consul moderne, émule du César antique, s'est taillé un véritable empire en Extrême-Orient, empêtrant et ressouffrant de trésorerie : 320 milliards.

Lutte contre la fraude fiscale : 20 milliards.

Lutte contre la fraude fiscale : 20 milliards.

Et pourtant, il réduit les dépenses sociales.

Et